Zeitschrift: Technische Mitteilungen / Schweizerische Telegraphen- und Telephonverwaltung = Bulletin technique / Administration des télégraphes et des téléphones suisses = Bollettino tecnico / Amministrazione dei telegrafi e dei telefoni svizzeri

Herausgeber: Schweizerische Telegraphen- und Telephonverwaltung

Band: 18 (1940)

Heft: 4

Artikel: Les agences télégraphiques et la presse

Autor: Abél, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-873307

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

mand à Berne. Les deux installations sont entraînées et synchronisées par une des pendules de l'Observatoire de Genève; de sorte que, par le téléphone (No 16), cette pendule donne l'heure dans tout le pays. Chacun d'entre vous connaît bien la voix informatrice anonyme: „au 3e top, il sera exactement...".

Comme il est aisé de le comprendre, la pendule conductrice est soumise à un régime *beaucoup plus exigeant* que celui de la pendule du premier procédé; celle-ci, avons-nous dit, peut galoper ou retarder après le signal; peu importe, puisqu'on la remettra à l'heure avant le signal suivant.

Dans le cas de l'Horloge parlante, la pendule est remise à l'heure chaque matin entre 9 h et 10 h, puis vérifiée à 11 h, puis dans l'après-midi; au moment de sa remise à l'heure et des vérifications, elle donne un signal qui est aussi exact que possible, tout autant que le signal radiodiffusé isolé de 12 h. ½. Mais, *en plus*, l'appareil répond à tout appel; et *pendant 24 heures*, l'auditeur reçoit l'heure désirée. Pendant la nuit, la pendule n'est plus surveillée; il lui est donc bien permis de marquer, au matin, un petit écart, qui est en général de l'ordre de quelques centièmes de seconde ou de $0^s,1$; il arrive parfois, lorsque par exemple la pression barométrique varie rapidement, que l'avance ou le retard au matin soit de $0^s,2$; mais c'est exceptionnel, et cet écart est immédiatement corrigé.

La caractéristique de cette installation est donc: d'abord qu'au moment où l'on vient de régler la pendule directrice, elle donne *l'heure aussi exactement que les signaux ordinaires radiodiffusés;* et *qu'en plus*, elle fournit l'heure durant les 24 heures du jour (ce que le premier procédé ne peut pas faire); et cela aussi exactement jusqu'au soir, et avec un écart matinal qui reste faible, alors que la pendule n'a plus été surveillée pendant plus de 12 heures de nuit.

Et voici maintenant l'énigme, que j'ai trouvée d'ailleurs en France comme chez nous: Comment se fait-il que des gens de métier, de bons esprits de la chronométrie, s'attachent encore à comparer des choses qui ne sont pas comparables point par point; à comparer le service d'un signal *isolé*, qui n'est donné qu'au seul moment où l'on vient de mettre l'appareil à l'heure, avec les indications données *sans arrêt* par une installation admirable, qui ne cesse pas de renseigner le public durant 24 heures dans les conditions que nous avons dites.

Qu'on se livre encore à cette comparaison déplacée, c'est, je le répète, une énigme. La comparaison avec les résultats des signaux ordinaires doit se faire, et ne doit se faire qu'au moment où la pendule de l'Horloge parlante vient d'être mise à l'heure; à ce moment-là, elle a la même exactitude que les signaux ordinaires isolés; ensuite, l'Horloge parlante continue à donner l'heure exacte pendant toute la journée à quelques centièmes de seconde près, et en général à moins de $0^s,1$ près pendant 24 heures; tandis que les signaux ordinaires se taisent, en attendant qu'on remette leur pendule à l'heure.

J'espère avoir exposé avec suffisamment de netteté en quoi consiste cette petite énigme, en soi très secondaire; elle est de nature purement morale, puisqu'elle demande comment il se fait que des gens renseignés s'attachent encore à faire la comparaison dont il s'agit.

Mes chers auditeurs, écoutez l'Horloge parlante; c'est une splendide invention; et l'Administration fédérale des téléphones a été admirablement inspirée en l'adoptant; c'est là une certitude, cette fois, non une énigme.

Prof. *Georges Tiercy*,
Directeur de l'observatoire de Genève.

Les agences télégraphiques et la presse.

07.01

I. Les précurseurs des agences télégraphiques.

Il est difficile de nos jours de concevoir de quelle façon le journalisme, la presse moderne, se seraient développés sans la télégraphie par fil ou sans fil, et sans la téléphonie, également par ou sans fil, pour ne mentionner que les deux branches fondamentales de télécommunication rapide sur lesquelles se sont édifiées toutes les autres formes de transmission de nouvelles à l'aide de l'électricité. Nous sommes loin des jours où le journaliste, pour recueillir les nouvelles d'outre-mer, devait fréquenter les cafés des ports de mer dans lesquels les capitaines se rencontraient et échangeaient les „nouvelles", „nouvelles" qui, au moment où ils les racontaient, appartenaient déjà au passé vu la lenteur des communications maritimes d'alors. Tout de même, ces vieux cafés pleins de fumées provenant de tabacs venus de toutes les directions possibles d'outre-mer, étaient des centres d'information très importants, auxquels les rédacteurs et journalistes consacraient une attention tout à fait spéciale. Pour ne mentionner qu'un de ces cafés, en fait le premier de son genre en Europe, il convient de rappeler le nom d'Edward Lloyd, propriétaire du petit café fumeux situé dans la Great Tower Street à Londres, près de la Tamise, où les navires venaient décharger leurs cargaisons précieuses destinées à la City, centre et synonyme de richesse commerciale déjà alors, c'est-à-dire à la fin du 17e siècle. C'est là que les gros commerçants, les propriétaires de navires, les agents de navigation, enfin tout le monde intéressé à l'activité maritime commerciale se rencontrait; on faisait ses affaires, on discutait et on écoutait ce que les capitaines avaient à raconter des pays lointains dont ils étaient venus. Edward Lloyd qui, à part sa profession lucrative de cafetier avisé et entreprenant, connaissait son affaire, eut bientôt compris ce qu'il y aurait à gagner en publiant les nouvelles qu'on échangeait dans ses locaux pour en faire bénéficier — non sans en tirer lui-même profit, bien entendu — ceux qui n'étaient pas en mesure de consacrer une partie de leur temps à son café. Il réalisa son idée en 1716, année qui vit le début de son journal tri-hebdomadaire „Lloyd's List", journal consacré spécialement

aux nouvelles maritimes, commerciales et financières, et qui l'aida grandement à augmenter la clientèle de son café. Ce récit caractérise le milieu dans lequel se déroulait l'échange de nouvelles. Ce milieu n'était pas toujours un centre de l'importance de Lloyd's — centre d'où naquit, soit dit en passant, la puissante organisation britannique d'assurance et de surveillance maritime connue partout sous la dénomination de Lloyd's — d'après ce petit café-là — mais c'était toujours un lieu où les journalistes d'alors, en quête de nouvelles, pouvaient les trouver. Et ce qui se passait dans les cafés des ports de mer se passait naturellement aussi dans ceux des villes de l'intérieur situées aux carrefours des rares grands chemins; cependant les ports, dans lesquels on venait chercher les nouvelles des autres continents avaient, tout naturellement, une importance tout à fait particulière, et c'est là que s'exerçaient les esprits les plus inventifs du point de vue journalistique pour entrer en possession des nouvelles le plus tôt possible. Les chroniques du journalisme américain racontent que Henry Ingram Blake, éditeur du journal „Palladium" de Boston, allait lui-même, à bord de son petit esquif, à la rencontre des navires dont il observait l'approche, s'exposant parfois à des dangers très sérieux, seulement en vue de happer le premier les nouvelles „les plus récentes" et, de ce chef, de les publier dans son journal avec une certaine avance sur les journaux concurrents. Ce fut là une sorte de „transmission rapide" de nouvelles, mode certainement très primitif. Mais par la suite, les journaux de New York reprirent et développèrent cette idée, si bien que tout journal newyorkais de l'époque qui se respectait, eut bientôt son propre voilier spécial à coque mince assurant une navigation rapide — on l'appelait „clipper" — et à bord duquel il lançait ses journalistes sur l'Atlantique à la rencontre des gros voiliers océaniques en route vers l'Amérique. On abordait ceux-ci, on recueillait les nouvelles et vite on repartait vers New York en devançant parfois de quelques jours l'arrivée du voilier qu'on avait rencontré. Voilà déjà un progrès fort notable dans la transmission des nouvelles, par rapport aux excursions en esquif de Blake. Le „Journal of Commerce" fit un autre pas important dans cette direction. Il s'arrangea de telle manière que les nouvelles du bord de son clipper parvenaient à la rédaction avant même que le clipper fût entré au port, cela grâce à un sémaphore spécial qu'il avait fait installer au promontoire de Sandy Hook, en rade (alors) de New York. Du bord du clipper on transmettait les nouvelles au sémaphore, au moyen de signaux, et celui-ci — qu'on pouvait voir de la rédaction du journal — retransmettait les signaux à cette dernière. La transmission mécanique des nouvelles était réalisée. Ce système de transmission, basé naturellement sur la vision et sur la visibilité, constituait un progrès déjà très réel sur les autres modes de transmission énumérés plus haut.

Certes, il y eut, de tout temps, un système de transmission de nouvelles assurant des communications plus rapides, mais inutilisable lorsqu'il s'agissait de distances océaniques; c'était la transmission au moyen de pigeons-voyageurs, système connu et développé déjà dans la Perse ancienne; en Europe il fut appliqué pour la première fois par les anciens Grecs. Pendant les derniers temps qui précédèrent l'invention du télégraphe électrique, cette méthode de communication était très en vogue en Europe, particulièrement dans le monde financier, qui alors, comme aujourd'hui, avait tout intérêt à disposer d'un moyen de communication rapide. Ceux qui, pour une raison ou une autre, avaient intérêt à brouiller ces communications, voire à supprimer ou à retarder la diffusion de nouvelles, se servaient de préférence de faucons, qui, ennemis des pigeons et plus rapides que ceux-ci, les attaquaient en vol. Dans le but de prévenir ces tentatives, les anciens Chinois avaient l'habitude de munir leurs pigeons-voyageurs de clochettes ou de sifflets, dont les tintements, ou les sifflements causés par le passage de l'air tenaient les faucons à distance. Nous reparlerons encore plus tard du rôle que les pigeons-voyageurs devaient jouer dans la transmission professionnelle d'informations.

Un autre système dont on se servit beaucoup pour la transmission de nouvelles et d'informations fut celui du télégraphe optique, inventé par l'ingénieur français Claude Chappe (1763—1805), télégraphe basé sur l'emploi du sémaphore. Nous avons déjà parlé du journal américain qui le premier avait fait usage de ce système pour la réception de nouvelles. Le système Chappe appliquait un des principes du système de transmission héliographique (l'héliographe avait été inventé en 1600): la vision et la visibilité. En France particulièrement, le télégraphe Chappe prit un grand développement; sur la ligne Paris-Lille (270 km), il y avait 22 sémaphores intermédiaires, qui se transmettaient les nouvelles les uns aux autres au moyen de signaux (cette ligne fut plus tard prolongée sur Dunkerque d'un côté et sur Bruxelles de l'autre). La ligne de Paris à Strasbourg (423 km) fut ouverte en 1798; elle comprenait 49 sémaphores intermédiaires.

L'importance de la communication rapide par sémaphore ou par pigeon-voyageur ou tout autre système alors en usage en vue de la diffusion rapide de nouvelles et informations de tout genre fut naturellement éclipsée dès l'avènement du télégraphe électrique. Samuel Finley Breese Morse (1791—1872) inaugura sa première ligne télégraphique — Washington-Baltimore — le 24 mai 1844. Une nouvelle ère dans la transmission de nouvelles venait d'éclore. C'est en effet le télégraphe électrique qui rendit possible le développement inouï qui s'opéra dans la diffusion quasi instantanée de nouvelles, sans limitation de distances. Six ans plus tard, le câble télégraphique sous-marin s'ajoutait au télégraphe terrestre, le premier câble ayant été posé en 1850, entre la Grande-Bretagne et la France. Les deux phases ultérieures marquant les progrès les plus éclatants dans l'emploi du courant électrique au service de la diffusion rapide des nouvelles furent l'invention du téléphone (1876) et celle de la télégraphie sans fil (1897).

Ces réalisations successives: télégraphe électrique, téléphone et télégraphie sans fil, forment réellement la base de l'organisation moderne de la diffusion professionnelle des nouvelles, diffusion qui a pris un essor particulier dès l'avènement du télégraphe Morse. Il est vrai qu'il existait déjà, bon nombre

d'années avant cette date, des organismes professionnels s'occupant de recueillir, de transmettre et de diffuser les nouvelles — des agences de nouvelles — organismes qui représentaient un des fondements de la presse d'alors, tout comme les agences télégraphiques d'aujourd'hui, en partie issues des anciennes agences de nouvelles, constituent une base et peut-être la plus importante de la presse moderne. Certes, on ne pourrait pas comparer les agences de nouvelles d'alors avec les puissantes entreprises que sont les agences télégraphiques modernes.

II. Développement des agences télégraphiques.

Il faut remonter jusqu'en 1835 pour trouver l'origine de la première agence de diffusion de nouvelles. Cette agence est l'Agence Havas, nom familier aujourd'hui à tout le monde. Charles Havas avait fondé en 1835, rue Jean Jacques Rousseau à Paris, un petit bureau de traduction, en vue, particulièrement, de fournir à la presse parisienne ainsi qu'aux diplomates accrédités à la cour française des traductions de nouvelles étrangères et françaises qui lui parvenaient par les services des télégraphes Chappe et, plus tard, par ses propres services de pigeons-voyageurs qu'il avait institués (1840), notamment sur les lignes Londres-Paris et Bruxelles-Paris. Pour ne citer qu'un exemple, ses pigeons-voyageurs partaient de Londres quotidiennement à huit heures du matin, arrivaient à Paris à midi, et les rédactions des journaux abonnés recevaient les nouvelles dans le courant de l'après-midi, c'est-à-dire à temps pour les éditions du soir. Le service Bruxelles-Paris fonctionnait de la même manière; sur cette ligne aussi, le vol durait 4 heures. En 1850, le fils de Charles Havas, Auguste, lui succéda et sous sa direction l'agence prit un grand essor, particulièrement après sa fusion avec l'agence de publicité Bullier, en 1856, et l'adoption, la même année, de la transmission par le télégraphe électrique, soit terrestre soit sous-marin. En 1879, l'entreprise fut transformée en société anonyme; l'extension et la multiplication de ses services exigeait l'emploi d'un capital considérable. Aujourd'hui, on le sait, l'Agence Télégraphique Havas est un organisme d'information dont les services embrassent le monde entier.

Un succès analogue était réservé à l'Agence Reuter. Paul Julius Reuter, de son nom d'origine Israel Beer Josaphat, était né en Allemagne (Cassel) le 21 juillet 1816 et avait assisté aux premières expériences annonciatrices de la télégraphie électrique, à Göttingen, où Gauss effectuait des études à ce sujet. Gauss, en effet, avait réalisé une ligne télégraphique magnétique, longue d'un kilomètre et demi, entre son laboratoire de physique et l'observatoire astronomique local (1833). Reuter, qui était venu à Göttingen en qualité d'employé de la banque que son oncle avait dans cette ville, se transporta à Aix-la-Chapelle (Aachen), où il réalisa, en 1849, ses premiers services de transmission, particulièrement de nouvelles financières et commerciales, à l'aide de pigeons-voyageurs entre Aix-la-Chapelle et Verviers, en Belgique. A l'époque, il y avait solution de continuité dans le réseau télégraphique entre ces deux villes, ce qui amena Reuter à y établir ses bureaux de réception et de diffusion de nouvelles. Il avait l'intention de fonder son bureau central à Paris, mais les difficultés qu'il y rencontra le déterminèrent à se fixer définitivement à Londres (1851), où il devint plus tard citoyen anglais naturalisé. Il était arrivé à Londres à un moment propice: le premier câble télégraphique sous la Manche venait d'être posé, ce qui contribua notablement au succès de sa nouvelle entreprise. Au début, Reuter (dont le nom, en anglais, se prononce „Ryouter" avec l'accent sur la diphtongue) se limita aux nouvelles télégraphiques ayant trait au commerce et au monde financier; un peu partout, aux terminus télégraphiques, en Grande-Bretagne et sur le Continent, il établissait ses agents, chargés de retransmettre les nouvelles soit par chemin de fer soit au moyen de pigeons-voyageurs. D'autre part, pendant bon nombre d'années, les journaux anglais refusèrent de publier ses nouvelles jusqu'à ce qu'enfin, en 1858, les „Times" publièrent un important discours prononcé par Napoléon III à Paris, discours que le bureau Reuter de Paris avait transmis in extenso à Londres. L'Agence Reuter étendit son activité graduellement à travers tous les pays du monde. En 1866, avant que la pose du premier câble transatlantique fût terminée, Reuter posa un câble entre la ville de Cork sur la côté méridionale de l'Irlande (reliée par un autre câble à l'Angleterre) et la petite localité de Crookhaven à l'extrême sud-ouest de l'Irlande, cap que les navires venant de l'Amérique du Nord devaient doubler. Il avait pris des dispositions pour que du bord de ces navires on lui signalât les dernières nouvelles de la guerre civile nordaméricaine, de façon qu'au moyen de son poste de Crookhaven et de sa liaison télégraphique Cork-Angleterre il fût en mesure de publier ces nouvelles quelques heures avant l'arrivée des navires à Liverpool. En 1865, Reuter obtint du roi de Hanovre une concession pour l'établissement d'un câble sous-marin aboutissant en Allemagne (Cuxhaven) et, la même année, une concession similaire lui fut octroyée pour une liaison télégraphique France—Etats-Unis. Ce câble était exploité par l'Agence Reuter en commun avec l'Anglo American Telegraph Company. L'ambition sans bornes de Reuter le poussa même à maintenir un service de courriers spéciaux entre Peiping (alors Pékin), la capitale de la Chine impériale, et Kyachta, ville frontière russo-chinoise, pour assurer, en liaison avec les services intérieurs de la Russie, la transmission de nouvelles depuis l'Extrême-Orient. Le service des courriers continua à exister jusqu'à l'établissement d'une liaison télégraphique entre la Sibérie et Peiping. Cette même année 1865, l'Agence Reuter, ou „Reuter's News Agency" (Agence des nouvelles Reuter), pour la désigner par son nom officiel, fut convertie en société par actions au capital de £ 200 000, société dont Reuter fut l'administrateur délégué jusqu'à ce qu'il en eût passé la direction à son fils Herbert (1879). En 1871, Reuter avait eu l'honneur de recevoir du Duc de Saxe-Coburg-Gotha le titre de baron et, par concession spéciale de la Reine Victoria, le droit pour lui et ses descendants de porter aussi ce titre en Grande-Bretagne. Reuter mourut à Nice le 25 février 1899 et son fils Herbert décéda pendant la guerre mondiale (1915). Pour des raisons d'ordre national,

l'entreprise passa en fidéicommis et les actionnaires, désormais exclus de toute influence dans la direction de l'Agence, recurent à titre de dédommagement une somme supérieure à un demi-million de livres sterling. A l'époque de sa transformation en société anonyme, le nom de l'Agence fut changé en „Reuter's Limited", nom qui est resté tel jusqu'à nos jours. En journalisme, la dénomination usuelle est „Reuters'". Le service télégraphique des nouvelles „Reuters'" est mondial dans le vrai sens du mot, mais à côté de l'activité embrassant les informations politiques, militaires, économiques, etc., „Reuters'" a organisé à travers le monde un service de renseignements commerciaux et financiers qui, particulièrement au sujet des marchés économiques de l'Asie et notamment de l'Extrême Orient, constitue une spécialité d'un genre unique.

La même année que Reuter fonda son agence à Aix-la-Chapelle (1849), Bernhard Wolff, éditeur et libraire à Berlin, institua le „Wolffs Telegraphenbureau" (abrégé WTB); en 1865, cette agence, qui entre temps avait passé aux mains de nouveaux propriétaires (Wimmel et Wetzel) fut transformée en société par actions et prit le nom de „Continental-Telegraphen-Compagnie". Les services télégraphiques étaient en concurrence avec d'autres organismes du même genre qui s'étaient formés en Allemagne, tels le Press-Telegraph, Hirsch & Herold, Deutscher Telegraph, Schenker, concurrence qui devint formidable lorsque toutes ces agences ayant fusionné en 1914, formèrent la Internationale Nachrichtendienst, Gesellschaft m.b.H., dont l'autre nom, plus bref, „Telegraphen-Union" était créé à l'intention de l'étranger. Aussi l'abréviation figurant en tête des nouvelles émises par cette agence était-elle toujours formée des seules lettres „TU".

En 1933, le „Wolffbureau", comme on avait continué de désigner la Continental-Telegraphen-Compagnie (en particulier parce qu'elle n'avait pas cessé d'user de l'abréviation originale WTB) et la „Telegraphen-Union" fusionnèrent à leur tour et formèrent le Deutsches Nachrichtenbüro (abrégé DNB), qui dès lors pourvoit à la diffusion des nouvelles télégraphiques allemandes en Allemagne et à l'Etranger.

En Italie, le publiciste Stefani, de Turin, fonda en 1853 une agence télégraphique à Turin même, alors capitale du Piémont. Il transféra son bureau à Rome en 1870, lors de la proclamation de cette ville comme capitale de l'Italie. Son entreprise, qui s'occupait principalement de la diffusion de communiqués gouvernementaux et d'une chronique abrégée, eut un développement modeste comparé à celui des agences précitées. En 1920, l'agence fut transformée en société par actions, un tiers du capital ayant été souscrit par l'Agence Havas. Jusqu'en 1924, l'„Agenzia Stefani" n'avait qu'un réseau restreint de propres correspondants, spécialement à l'étranger, car son activité était en grande partie basée sur la collaboration de Havas, Reuters' et Wolffbureau. Mais à partir de 1924, son réseau de collaborateurs étrangers fut grandement développé; aujourd'hui, l'„Agenzia Stefani" possède un capital d'un million de lires.

En Espagne, une agence télégraphique fut fondée en 1865 par Fabra y Deas, originaire de la Catalogne, mais vivant à Madrid. Il nomma d'abord son bureau „Centro de correspondencias" et seulement plus tard (1867) changea cette dénomination en „Agencia Fabra", dénomination sous laquelle cette agence existe encore aujourd'hui. Au Danemark, Erik Nicolai Ritzau fonda une agence télégraphique en 1866 (à Copenhague), année de la guerre prusso-danoise, pendant laquelle la diffusion de nouvelles s'imposait. L'agence avait pris le nom de Ritzau's Bureau, d'après son fondateur, mais plus tard la dénomination Dansk Telegrambureau se généralisa. L'entreprise est restée une firme à base coopérative réservée aux membres de la famille Ritzau. La Norvège possède une agence télégraphique dont le nom est „Norsk Telegrambyrå et la Suède en a une, semi-officielle, portant celui de „Tidningarnas Telegrambyrå (Bureau télégraphe des journaux).

En Suisse, la maison Orell Füssli s'occupa pendant un certain temps de la diffusion d'informations télégraphiques, mais, en 1894, la presse suisse fonda la Schweizerische Depeschenagentur, S. A. qui prit dès lors cette activité entre ses mains. Cette agence est la seule au monde qui fournisse le même service d'information en trois langues.

Une autre agence télégraphique, fondée au 19e siècle, était l'Amtliche Nachrichtenstelle, originairement l'Oesterreichisches Telegraphen-Korrespondenzbureau, à Vienne. Comme le dit son nom, ce bureau autrichien avait un caractère officiel; il exista encore jusqu'en 1938. La Hongrie, pour son compte, avait l'agence Magyar Távirati Iroda (Bureau télégraphique hongrois), société anonyme, fondée en 1881, et qui existe encore. Ses nouvelles ont un caractère semi-officiel.

La fin de la guerre mondiale vit la création de toute une série de nouveaux Etats, qui tous avaient besoin de „porte-voix", c'est-à-dire d'agences télégraphiques à eux, non seulement pour la diffusion de nouvelles et informations télégraphiques, mais aussi comme instruments de propagande, à l'intérieur et à l'extérieur. C'est ainsi qu'on vit surgir des agences télégraphiques d'Etat, c'est-à-dire soustraites aux influences extérieures, de partis, ou d'ordre économique. Car si les agences à caractère privé, sociétés ou autres, tendaient, à vrai dire, à l'impartialité, on ne peut pas dire que l'une ou l'autre n'ait pas, à l'occasion, dérogé à ce principe. La Yougoslavie fonda l'Agence Télégraphique Avala; la Bulgarie et la Lettonie organisèrent des agences télégraphiques d'Etat, tandis que l'ancien Bureau autrichien de correspondance télégraphique fut transformé en bureau officiel. Le Bureau „četeka", ainsi désigné d'après les initiales (formant l'abréviation officielle ČTK) de son nom complet „československé Tisková Kancelář" (Bureau de presse tchécoslovaque) fut l'agence télégraphique d'Etat (fondée en 1918) de la République tchécoslovaque, et la „Polska Agencja Telegraficzna", d'où l'abréviation officielle „Agence PAT", celle de la Pologne, instituée la même année. Toujours en 1918, l'Union des républiques soviétistes russes mit sur pied l'agence télégraphique d'Etat „Rosta" („Rossiskoyé telegrafnoyé agenstvo", Agence télégraphique russe). A

partir de 1925, cette agence limite ses services aux territoires de l'Union, tandis que pour les relations internationales elle est remplacée par l'agence télégraphique „TASS", organisation d'Etat créée cette année-là, „TASS" étant l'abréviation officielle de „Telegrafnoyé Agenstvo Soynsa" (Agence télégraphique de l'Union). A côté de ces deux agences télégraphiques, il en existe deux autres, dont les services sont limités à des territoires restreints, soit l'agence télégraphique d'Etat „Ratau" („Radio telegrafnoyé agenstvo Ukrainy") pour l'Ukraine et „Saktag" („Sakavkasskoyé telegrafnoyé agenstvo), Agence télégraphique d'Etat pour la Transcaucasie.

Une des dernières agences télégraphiques fondées en Europe est l'Agence „Rador" (Agences Radio-Orient), créée à Bucarest en 1921.

Hors d'Europe, les pays où les agences télégraphiques ont eu un développement important, sont les Etats-Unis et le Japon. Au Japon, la plus importante agence télégraphique privée est la Nippon Dempo Tsushin Sha (abréviation officielle „Dentsu") fondée en 1901, tandis que celle qui revêt un caractère semi-officiel, la Nippon Shimbun Rengo Sha (abréviation officielle „Rengo"), fondée en 1926, est contrôlée par l'Etat.

Aux Etats-Unis, où la presse possède une organisation formidable, les agences télégraphiques prirent un développement tout à fait spécial. Trois organisations d'importance nationale et internationale émergent de l'ensemble. D'abord l'Associated Press. Cette agence télégraphique, dont le siège est à New York, est née en 1892 d'une fédération que les principaux journaux nordaméricains avaient formée en vue de recueillir et de diffuser en commun des nouvelles et informations. L'Associated Press continue à revêtir ce caractère de coopération mutuelle et de ce chef constitue la plus grande organisation à base coopérative existant non seulement en journalisme, mais parmi toutes les branches de la vie économique du monde. Plus de 1200 journaux bénéficient de ses services d'information télégraphique. L'Associated Press (dont l'abréviation officielle est AP) se vante d'avoir toujours eu comme principe de donner des informations exactes, dépourvues de toute expression d'opinion. Pour ses services de diffusion en Amérique du Nord et du Sud, l'Associated Press dispose d'un réseau de fils télégraphiques ayant une longueur d'environ 240 000 kilomètres, réseau qui lui est spécialement réservé sur la base de contrats de location. En liaison avec les plus grandes agences télégraphiques européennes, l'Associated Press étend ses services à la plupart des pays européens. Son revenu annuel oscille entre 8 et 10 millions de dollars, mais, comme elle est une organisation à base purement coopérative, aucun profit, ni dividende, n'est distribué. L'Associated Press est sans doute la plus puissante organisation de son genre au monde; pourtant, contrairement à la pratique suivie par nombre d'autres agences télégraphiques, elle ne se sert pas de la radiotélégraphie. Les journaux associés reçoivent quotidiennement, selon l'importance de leur abonnement, des nouvelles et informations totalisant de 500 à 75 000 mots. Cette dernière quantité suffit pour remplir une soixantaine de colonnes du format américain, lequel se présente sous une forme plus haute mais plus étroite que la colonne de type moyen qu'ont par exemple les journaux suisses.

En 1906, le „magnat de la presse américaine", William Randolph Hearst, fonda une agence télégraphique qui, en premier lieu, devait être à la disposition des nombreux journaux que ce grand industriel du journalisme contrôlait; elle servait cependant et sert encore d'autres journaux américains et européens qui, du point de vue idéologique, ne se trouvent pas en opposition avec le groupe Hearst. Hearst donna à son agence le titre de „International News Service" („Service international de nouvelles"). L'abréviation officielle du nom est INS. Elle n'est pas une entreprise à base coopérative, mais une entreprise purement commerciale ayant son siège à New York. Une branche de cette agence, la „Universal Service", s'occupe de la diffusion de nouvelles à caractère sensationnel. Les tendances du groupe Hearst furent telles (à une certaine époque) que les gouvernements britannique et français défendirent en 1916 l'utilisation des câbles transatlantiques et des services postaux de leurs pays pour la transmission des nouvelles et informations provenant de cette source. La caractéristique prédominante des nouvelles Hearst est la sensation, comme moyen d'augmenter le succès financier du journal.

La troisième grande agence télégraphique des Etats-Unis est la United Press (abréviation officielle UP), fondée en 1907, (avec siège à New York) par Edward W. Scripps, un des plus grands hommes du journalisme américain. Scripps engloba dans la United Press trois des agences télégraphiques qu'il avait créées auparavant, soit Scripps McRae Press Association, Scripps News et The Publisher's Press. Quoique l'activité principale de la United Press se concentre aux Etats-Unis et au Canada (les réseaux télégraphiques réservés exclusivement aux services „UP" totalisent dans ces deux pays quelque 170 000 kilomètres), elle l'étend aussi à une cinquantaine d'autres pays, soit par contact direct avec les journaux, soit au moyen de ses bureaux centraux intermédiaires, qui parfois prennent d'autres dénominations, comme c'est le cas, par exemple, de son bureau de Londres qui, sous la dénomination de British United Press (abréviation officielle B. U. P.), est chargé de desservir un certain nombre de pays européens. Un autre bureau U. P. existe à Berlin pour certaines régions de l'Europe centrale.

Les désignations abrégées (p. ex. Havas, Reuter, etc.) ou les abréviations officielles sont données généralement, mais pas dans tous les cas, au début ou à la fin des nouvelles, en vue d'en indiquer la provenance.

A côté des agences européennes et extra-européennes que nous avons mentionnées, il existe encore un certain nombre d'agences télégraphiques d'importance nationale ou internationale, mais revêtant un caractère plutôt modeste, comme p. ex. l'Exchange Telegraph (britannique), l'Agence Fournier, l'Agence Nationale (françaises toutes les deux), l'Agence Lebecque, l'Agence Belga (belges, toutes les deux), l'Agencia Mencheta (espagnole); il serait impossible de les énumérer toutes dans le cadre de cet article. Au total d'ailleurs, leur nombre est rela-

tivement faible, vu que l'exploitation des vastes services incombant à une agence télégraphique est une affaire très coûteuse, et que, pour cette raison, les agences télégraphiques doivent reposer financièrement sur une base très solide. Autrement, les agences de caractère privé courent le risque de tomber sous des influences d'ordre politique ou économique, en d'autres termes, de perdre dans leurs services cette objectivité, cette exactitude, cette impartialité et cette rapidité qui doivent être les caractéristiques fondamentales de toute agence télégraphique indépendante. Les agences télégraphiques d'Etat, par contre, doivent être considérées d'un autre point de vue: une partie de leurs nouvelles ne peut nécessairement pas échapper à l'influence politique, même idéologique, des Etats dont elles sont l'instrument de propagande ou le „porte-voix", contrôlé ou dirigé.

Les services d'information, de nouvelles politiques, diplomatiques, économiques et financières, les services d'actualité, de reportage, etc., que les grandes agences fournissent sont continuels, et sont communiqués soit au moyen de télégrammes envoyés à leurs clients-abonnés — journaux, banques, grandes institutions financières, commerciales, industrielles, etc. — soit au moyen de téléscripteurs travaillant automatiquement d'une façon ininterrompue, soit au moyen du téléphone.

En conclusion: à la base de la presse moderne du monde entier se trouve la vaste organisation internationale des agences télégraphiques avec leur activité universelle; l'évolution formidable de ces agences n'a été possible que grâce à l'avènement du télégraphe et au développement inouï qu'a pris la technique de ses services. *E. Abél* (Londres).

Verschiedenes — Divers.

Telephonverkehr mit den Vereinigten Staaten von Nordamerika. Nach langen Bemühungen ist es der schweizerischen Telegraphen- und Telephonverwaltung gelungen, zwischen den Vereinigten Staaten von Nordamerika und der Schweiz eine direkte telephonische Verbindung herzustellen. Während die Gespräche bis zum Kriegsausbruch über London und nachher über Rom nach New York geleitet werden mussten, werden sie seit dem 10. Juli über den neuen Kurzwellensender Schwarzenburg direkt nach New York übermittelt. Versuchssendungen sind mit vorzüglichem Ergebnis durchgeführt worden. Der Besteller von Telephonverbindungen mit Nordamerika darf daher künftig mit kürzeren Wartezeiten und gleichzeitig mit noch besserer Verständigung rechnen. Die Betriebszeit dauert vorläufig täglich von 14—20 Uhr, wird aber in naher Zeit weiter ausgedehnt werden können.

Damit wird die Schweiz in ihrem Telephonverkehr mit Nordamerika von den übrigen europäischen Ländern unabhängig. Die Telephonverwaltung erachtet ihre Aufgabe mit der Eröffnung des direkten Telephonverkehrs mit Nordamerika jedoch nicht als erfüllt, sondern wird danach trachten, mit immer mehr überseeischen Ländern in direkte telephonische Verbindung zu treten. Der 10. Juli stellt ein wichtiges Datum in der Geschichte des schweizerischen Telephonwesens dar, beginnt doch eigentlich erst mit diesem Tage die Entwicklung des direkten schweizerisch-überseeischen Telephonverkehrs.

654.14:355. **Der Telegraph in Kriegszeiten.** Infolge der kriegerischen Vorgänge im Ausland ist der Telegraphen- und Telephonverkehr der Schweiz mit den kriegführenden Ländern durch Zensur- und andere Massnahmen zum Teil beschränkt, zum Teil vollständig aufgehoben worden. Betroffen wurden hauptsächlich die Verbindungen mit Holland, Belgien, Grossbritannien und Frankreich. Die Besetzung Hollands und Belgiens und der rasche Vormarsch der deutschen Armeen im Norden und Osten Frankreichs bewirkten die vollständige Unterdrückung der elektrischen Nachrichtenvermittlung mit den betroffenen Gebieten, sowie die Unterbrechung sämtlicher telephonischen Verbindungen zwischen der Schweiz und England. Nach dem 20. Mai 1940 war England von der Schweiz aus nur noch auf telegraphischem und radiotelegraphischem Weg erreichbar. Mit dem Einmarsch deutscher Truppen in Paris am 14. Juni wurde auch die französische Hauptstadt vom Verkehr mit der Schweiz abgeschnitten. Durch das Ausscheiden dieses wichtigen Verkehrsknotenpunktes häuften sich die Schwierigkeiten für den elektrischen Nachrichtenaustausch mit Frankreich und Grossbritannien immer mehr. Für den Verkehr mit Grossbritannien blieb schliesslich einzig noch die drahtlose Telegraphieverbindung Bern-London. Mit dem Fall von Lyon am 19. Juni wurden auch noch die letzten bestehenden Telegraphenleitungen mit Frankreich, nämlich Genf-Lyon, Genf-Marseille und Zürich-Lyon unterbrochen. Die Telegramme aus der Schweiz mussten deshalb eine Zeitlang auf dem Umweg über Spanien an ihre französischen Bestimmungsorte geleitet werden. Glücklicherweise dauerte dieser Zustand nicht sehr lange. Schon am folgenden Tag konnte dank dem Entgegenkommen der französischen Verwaltung zwischen Bern und Bordeaux, dem damaligen Sitz der französischen Regierung, eine direkte drahtlose Verbindung in Betrieb genommen werden, die ausserordentlich gute Dienste leistete. Gleichzeitig wurde versucht, unter Umgehung von Lyon die telegraphische Verbindung zwischen Genf und Marseille mittelst Vierfach-Baudotapparaten wieder herzustellen, was am 21. Juni nach Ueberwindung erheblicher Schwierigkeiten tatsächlich auch gelang.

Der Verkehr, der in den kritischen Tagen über die genannten Verbindungen verarbeitet wurde, war sehr beträchtlich. Der Telegraph, sowohl der drahtliche als auch der drahtlose, hat somit wesentlich dazu beigetragen, die Verkehrsbeziehungen der Schweiz mit den kriegführenden Ländern und darüber hinaus aufrechtzuerhalten und damit den Kontakt mit unsern Landsleuten und Geschäftsfreunden im Auslande sicherzustellen. *W.*

Aus Montevideo. Das freundliche Entgegenkommen des Auslandschweizersekretariats hat sechs hier ansässigen Landsleuten die aussergewöhnliche Freude bereitet, mit ihren Angehörigen in der Landesausstellung telephonisch einige Worte zu tauschen. In den meisten Fällen war die Erregung zwar so gross, dass wohl kaum mehr resultierte, als das Gefühl von etwas Unfassbarem, das wahrscheinlich nie mehr vorkommen dürfte. Dem grosszügigen Spender, der es verstanden hat, fernab von der Heimat lebenden Landsleuten ein originelles Geschenk aus der Landi zu machen, die keiner der hier wohnenden Schweizer zu sehen bekam, wurde eine Dankesadresse übermittelt.

(Aus einem Bericht des schweizerischen Generalkonsulats in Montevideo.)

654.912.2. **Der Chappesche Telegraph in der Schweiz.** Die Abhandlung „Der Chappesche Telegraph und die Anfänge der Telegraphie", die in den letztjährigen Nummern 1—3 dieser Zeitschrift erschienen ist, enthielt mit Bezug auf die schweizerischen Verhältnisse den Satz: „Militärische Stellen haben den Telegraphen von Chappe während des Sonderbundskrieges benützt". Die Verfasser stützten sich dabei auf die Aussagen des Werkes „Das alte Land Schwyz in alten Bildern", herausgegeben von Pater Norbert Flüeler, Archivar des Kantons Schwyz. Leider vermochte der betagte Historiker nicht mehr zu sagen, welches seine Quelle gewesen war. Nun aber hat die Bürgerbibliothek Luzern den Verfassern in dankenswerter Weise das hier wiedergegebene Schriftstück zugestellt, aus dem sich einwandfrei ergibt, dass der Chappesche Telegraph zwischen Luzern und Sarnen im Betrieb gestanden hat. Es handelt sich um Weisungen an eine Zwischenstation. Welches diese Zwischenstation war, lässt sich bloss vermuten. Sie dürfte zu einer der Hochwachtenketten gehört haben, die um diese Zeit noch das Land durchzogen. Eine solche Hochwachtenkette führte nach einer Untersuchung von P. A. Weber, die unter dem Titel „Die alten Luzerner Hochwachten" im Band 73 der Zeitschrift „Der Geschichtsforscher"